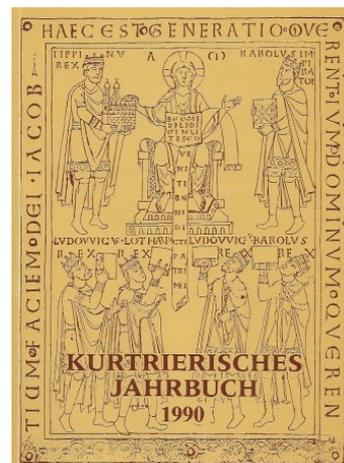


Jenny von Westphalen en cure à Niederbronn

Avant son décès en 2005, notre regretté ami Jean VOGT* nous avait signalé un article concernant Niederbronn, paru dans un des annuaires de la Stadtbibliothek de Trèves. Nous nous sommes procuré cet ouvrage, le Kurtrierisches Jahrbuch 1990, dans lequel figure effectivement un article du Dr. Heinz MONZ : « *Zwei Briefe aus Niederbronn (Elsass) - Berichte der Jenny von Westphalen aus dem Jahre 1838 an Karl Marx in Berlin und ihre Mutter Caroline von Westphalen in Trier* ».

C'est ce texte que, après l'avoir traduit, nous nous proposons de commenter. Pour faciliter la lecture nous avons écrit *en italique* la traduction des citations de Monz et en *italique gras* les citations de Jenny von Westphalen.

* Eminent historien de notre région, Jean Vogt avait à plusieurs reprises apporté sa précieuse collaboration à notre annuaire. Voir ses articles dans les n°7 (1988) ; 10 (1990) ; 20 (2000) ; 23 (2003) ; 24 (2004). Nous lui avons rendu hommage dans l'annuaire n°26 de mars 2006.



Trierisches Jahrbuch 1990

Qui était Jenny von Westphalen ?

Née le 12 février 1814, Jenny était la fille d'un second mariage de Johann Ludwig von Westphalen, de noblesse prussienne et ancien professeur à l'Université de Berlin. Très jeune, elle rencontra Karl Marx, avec qui elle se fiança avant qu'il ne parte poursuivre ses études à Berlin. Ils se marièrent en 1843.



Dans l'introduction de son article, l'auteur nous présente les protagonistes :

« Le 10 mai 1838 mourut à Trèves, Heinrich Marx, avocat de longue date, le père de Karl Marx. C'était lui qui, avant le départ de son fils pour ses études à Berlin, avait donné son consentement aux fiançailles secrètes de son fils avec Jenny von

Westphalen, fille de la famille du Regierungsrat de Trèves, Johann Ludwig von Westphalen et qui avait probablement pour cela-même gagné la confiance toute particulière de Jenny. Ceci est manifeste dans une lettre qu'elle écrivit le 24 juin 1838 de Niederbronn à Karl Marx à Berlin. Elle séjournait là à la cure avec son "beau-père" Karl¹. De là partit une autre lettre que Jenny

¹ En écrivant « Stiefvater », au lieu de « Stiefbruder », Monz commet manifestement une erreur. En effet, Karl-Hans Werner qui accompagnait Jenny était son demi-

envoya le 2 juillet 1838 à sa mère, dans laquelle elle rendait compte des résultats et de la vie de la cure.

Les lettres, dans un style très alerte, donnent d'un côté un aperçu très instructif des relations entre les familles Heinrich Marx et Johann-Ludwig von Westphalen, associé à un peu de couleur locale trêvoise, et de l'autre de la vie de cure à cette époque, mais avant tout dans le cadre d'une description de la société.

La ville de cure de Niederbronn se situait en Alsace, proche de la frontière allemande, aujourd'hui Niederbronn-les-Bains, dans le Parc Régional des Vosges du Nord. Le contenu des deux lettres sera présenté ici, à l'occasion complété et commenté. »

La première lettre, de Jenny à Karl Marx : « Une promenade à Kürenz »

Monz commente cette lettre en passant discrètement sur le caractère très intime de cet écrit : « On peut d'abord considérer cette lettre comme une lettre d'amour entre fiancés. Dans les années et décennies suivantes, maintes lettres comparables se succéderont, expression d'une longue union heureuse ».

Il fait ressortir les liens étroits qui existaient entre les deux familles Marx et von Westphalen, et leur appartenance à la société bourgeoise de Trèves. « Dans la lettre du 24 juin 1838, Jenny von Westphalen se souvient d'une promenade à Kürenz, un faubourg de Trèves, qu'elle avait faite un an

frère, né d'un premier mariage du père Johann Ludwig von Westphalen

auparavant avec son futur beau-père Heinrich Marx. La famille Marx y possédait un jardin, utilisé en partie en vignoble et qui s'étendait derrière le petit château de Kürenz, d'une superficie de 2 Morgen 117 Ruthen 277 Fuss¹ ».

Dans sa lettre, Jenny vient à parler de la mort du père de Karl Marx, moins de trois mois auparavant. Elle ressent douloureusement la disparition de ce futur beau-père, particulièrement compréhensif devant la relation de son fils avec elle. Elle rappelle avec nostalgie les longues et riches discussions qu'ils entretenaient, notamment durant cette promenade à Kurenz : « ... nous étions tout seuls et nous parlions pendant deux, trois heures des affaires les plus importantes de la vie, des intérêts les plus nobles et sacrés, la religion et l'amour. Il disait des paroles splendides et exquis, versait les enseignements les plus précieux dans mon cœur, me parlait avec un amour, une cordialité, une tendresse dont seule une âme aussi riche que la sienne est capable. Mon cœur le lui a rendu, cet amour, et le lui conservera éternellement ! Il existe un amour qui dépasse la vie terrestre, qui est infini et celui-ci lui appartient ».

Monz ajoute que Jenny expose sa douleur également dans d'autres écrits d'où il a noté les paroles suivantes : « Et cependant je ne souhaite pas qu'il revienne dans ce monde de misère ; non, je bénis, j'envie son sort ; je me réjouis de la paix bienheureuse dont il jouit dans les bras de son Dieu, je me réjouis qu'il ait fini de lutter, de souffrir, qu'il ait trouvé dans l'au-delà la récompense de sa belle vie ». Et il conclut : « Ces lignes ne montrent pas seulement un attachement humain, mais en même temps témoignent de la haute culture spirituelle de Heinrich Marx ».

Mais tout aussi intéressantes que soient cette lettre et son interprétation, nous ne nous y attardons pas davantage et nous nous pencherons plutôt sur la seconde qui nous concerne plus directement.

La deuxième lettre, de Jenny à sa mère : Un voyage de Trèves à Niederbronn

Dans ce chapitre, Monz a essayé de reconstituer les conditions du voyage en malleposte et les personnes qui en faisaient partie. Jenny

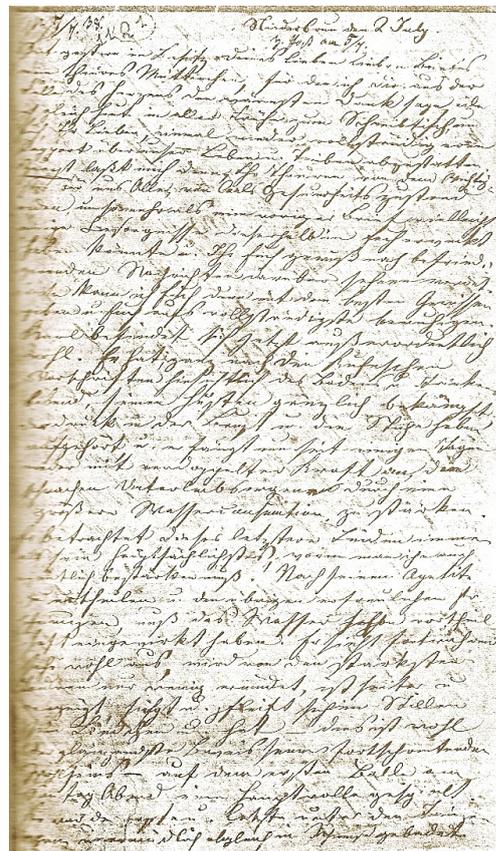
¹ Les unités de superficie variaient considérablement d'un lieu à un autre. Il est donc difficile de convertir les valeurs indiquées. Cependant on peut retenir qu'un Morgen valait environ 40 ares, 10 Ruthen (carrés) de 1 à 2 ares, 1000 pieds (carrés) 1 are. La superficie indiquée correspondrait donc approximativement à 90 ou 95 ares, soit presque 1 hectare.



Palais de l'Electeur à Trèves

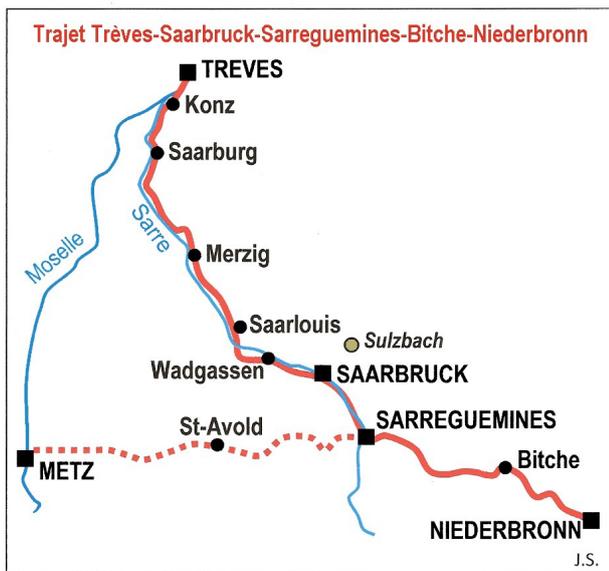
n'en parlant pratiquement pas, Monz est allé chercher d'autres indices, notamment dans le récit d'autres voyageurs.

Nous reproduisons la traduction de ce qu'il écrit : « Dans sa lettre du 2 juillet 1838 depuis Niederbronn, Jenny von Westphalen écrivait à sa mère à Trèves « que cela faisait déjà 14 jours qu'on était ici... ». Cette lettre ne donne pas de renseignements sur ce voyage et les compagnons de voyage de Jenny. Par contre, des détails sont portés dans une lettre que l'avocat Friedrich Wilhelm Rupp de Trèves écrivait à sa fille Sophie à Trèves après son voyage (le même) et son arrivée à Sulzbach (Sarre). Cette lettre n'est elle-même pas



1^{ère} page de la lettre du 2 juillet de Jenny à sa mère (Archives de l'Institut du Marxisme-Léninisme de Moscou)

datée, mais avait été postée, le cachet de la poste faisant foi, le 19 juin 1838 à Sarrebruck. L'auteur rapporte que dans la voiture de poste se trouvaient le "Landgerichtsrat" (Conseiller du Tribunal) de Westphalie, Jenny von Westphalen et le "Regierungsrat" Sebaldt (Conseiller du Gouvernement) qui allaient à Niederbronn en cure, via Sarrebruck. Il s'agissait, en plus de Jenny, de son demi-frère, mentionné plus haut, Karl Hans Werner, né le 22 juillet 1803 à Wismar et mort le 8 mars 1840 à Trèves, auquel on prêtait une "ardeur révolutionnaire". Le "Regierungsrat" Sebaldt était Karl Friedrich Sebaldt, né à Coburg en 1803 et mort à Saint-Wendel le 22 mai 1874 ; sa femme était Anna Katharina Demuth¹ de Saint Wendel. Sebaldt était depuis 1837 en poste auprès du gouvernement du district de Trèves, devenant de 1849 à 1863, "Regierungspräsident". Dans le contexte de la révolution de 1848, le Gouvernement le nomma "kommissarischer Oberbürgermeister" (Commissaire-Maire ?) et "Landrat" (Commissaire d'arrondissement) à Trèves. Karl Marx le surnommait "le Dictateur de Trèves".



Le voyage avec la voiture de poste allait de Trèves à Sarrebruck par Saarburg. Aux dessertes de poste antérieures et moins fréquentes, la poste générale prussienne² avait substitué une liaison rapide quotidienne de Trèves à Sarrebruck, qui quittait Trèves les lundi, mardi, jeudi, vendredi et samedi à 6 h du matin et qui devait arriver à

¹ Probablement une parente éloignée de Helena Demuth, la future gouvernante du couple Karl et Jenny Marx.

² Après les conquêtes napoléoniennes, en 1806 la rive gauche du Rhin était en partie devenue française, intégrée à trois départements : Mont-Tonnerre, chef-lieu Mayence ; Rhin-et-Moselle, chef-lieu Coblenche et Sarre, chef-lieu Trèves. En 1815, le Congrès de Vienne, consécutif aux défaites françaises, attribua ces régions à la Prusse.

Sarrebruck vers 16 h 45 ; le dimanche et le mercredi, le départ était à 4 h du matin et l'arrivée à 16 h 15. L'avis au public annonçait l'affectation d'une voiture à six sièges et que les personnes qui n'y trouvaient pas de place devaient voyager en "Beichaisen"³. Dans la relation que fait Rupp, cela se confirme : outre lui et les trois personnes citées, trois autres personnes étaient montées à Trèves ; la voiture était donc déjà bondée, de sorte que lorsqu'à Saarbùrg deux personnes supplémentaires se présentèrent, il fallut faire appel à une voiture d'appoint ; le départ en fut retardé de plus d'une demi-heure.

Rupp raconte que, alors qu'à l'origine⁴, la poste avait prévu que les voyageurs devaient avoir l'opportunité de déjeuner à Saarbùrg, où était prévue "une restauration bonne et bon marché", on avait déjeuné à Merzig où l'on s'était attardé très longtemps et qu'ensuite on avait pris « **je ne sais pas pourquoi, l'ancien mauvais chemin par Wadgassen** ». Il était presque 18h lorsqu'on était arrivé à St-Johann (aujourd'hui un quartier de Sarrebruck). Jenny et ses deux compagnons de voyage durent alors continuer de Sarrebruck vers Niederbronn, et cela probablement avec la voiture de poste qui allait tous les deux jours de Paris par Metz, Saint-Avold, Sarreguemines, Bitche, Niederbronn jusqu'à Strasbourg ».

Le nom des villes traversées permet de constater que la malle-poste ne reliait pas en ligne droite Trèves et Sarrebruck ; après avoir remonté le long de la Moselle jusqu'à Konz, point de confluence de la Sarre, elle suivait les méandres de la Sarre. Le temps relativement long pour effectuer la liaison des deux villes, distantes seulement de 70 km à vol d'oiseau, peut se justifier par ce trajet relativement sinueux en tenant compte de la vitesse modeste des chevaux⁵, des arrêts fréquents aux relais de poste pour en changer, des temps de déjeuner et des divers aléas.

Il faut remarquer que contrairement à ce qu'annonce son sous-titre, Monz n'a pas décrit le voyage de Trèves jusqu'à Niederbronn, mais seulement jusqu'à Sarrebruck. Après Sarrebruck,

³ Probablement une voiture légère d'appoint, certainement moins confortable

⁴ L'auteur veut certainement parler de l'ancien programme de transport avant sa réforme par les Prussiens

⁵ Au début du 19^e, la vitesse moyenne, arrêts compris, ne dépassait pas 5 km/h. Elle s'améliora par la suite pour atteindre un maximum de 15km/h vers 1850, lors du développement du chemin de fer. En 1838, on peut admettre une vitesse moyenne n'excédant pas 12 km/h. Il fallait 6 jours pour effectuer le trajet Paris-Strasbourg par Nancy.

nous ne savons pas comment Jenny et les deux autres voyageurs ont pu continuer sur Niederbronn. La consultation du "Livres de Poste pour l'an 1838, Imprimerie Royale"¹ nous apprend que la malle-poste de Metz à Bitche puis Niederbronn passait par Sarreguemines mais pas par Sarrebruck. Il a donc fallu que nos voyageurs aillent d'abord de Sarrebruck à Sarreguemines (15 km environ), pour ensuite prendre un autre véhicule jusqu'à Niederbronn (60 km environ). Il est peu probable que ces changements se soient effectués en correspondance parfaite, sans attente. Compte tenu de l'heure tardive d'arrivée à Sarrebruck – *presque 18h* – on peut supposer que les voyageurs ont dû passer une nuit à Sarrebruck ou à Sarreguemines et reprendre la route le lendemain matin pour arriver à Niederbronn en milieu de journée.

Monz a ensuite essayé de déterminer la date du voyage :

En ce qui concerne la date de ce voyage, on peut se référer à plusieurs indices ; le dimanche 24 juin 1838, Jenny écrit à Karl Marx et le lundi 2 juillet à sa mère. Dans cette dernière lettre, il est dit : « nous vivons déjà 14 jours avec ces gens... ». Si nous prenons cette indication à la lettre, l'arrivée peut avoir eu lieu le dimanche 17 juin 1838 ou un jour plus tôt ou plus tard. Là on peut tenir compte de ce que Friedrich Wilhelm Rupp a écrit à sa fille Sophie à Trèves dès son arrivée à Sulzbach : « tu es ainsi prévenue tout de suite... » et que cette lettre a été postée le 18 juin 1838 à Sarrebruck.

Nous avons pu retrouver à la Maison de l'Archéologie, la "Feuille d'Annonces des Eaux de Niederbronn" concernant la période du 15 au 22 juin 1838. On y trouve bien la confirmation de l'arrivée des 3 voyageurs : M. Sebaldt logeant chez M. Dauer, Jenny von Westphalen et son demi-frère logeant au Wauxhall. Il est dommage que ni le jour exact d'arrivée, ni la durée du séjour ne soient indiqués. Cependant, à un jour près, les suppositions de Monz s'avèrent cohérentes.

La station thermale de Niederbronn en 1838

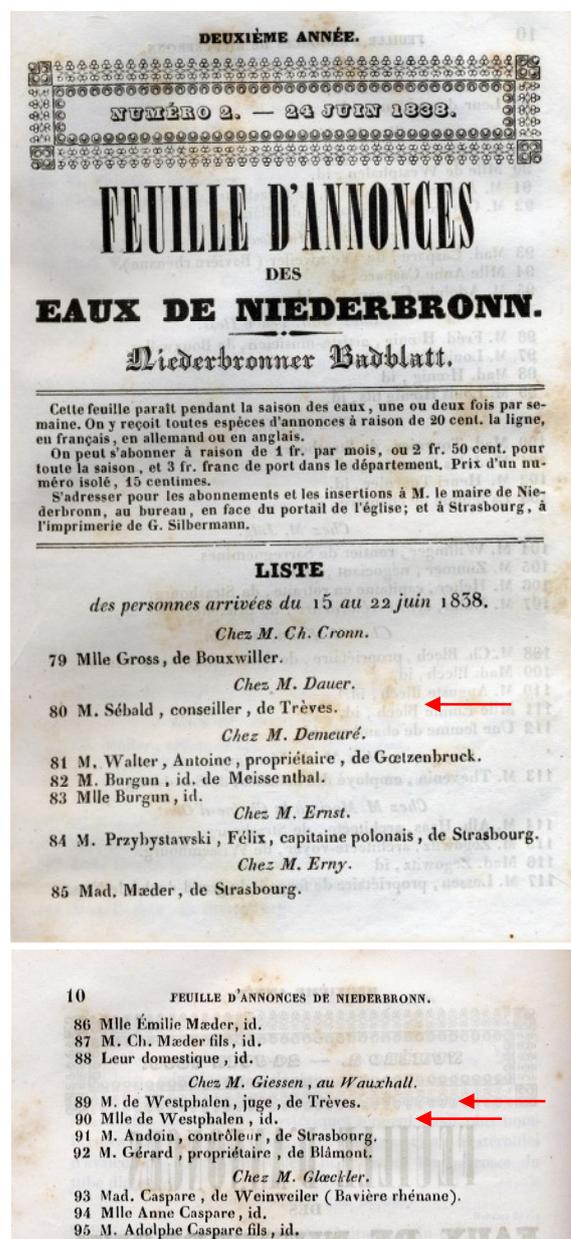
Ne se contentant pas de transcrire la description succincte de Niederbronn par Jenny, Monz l'a complétée en puisant dans différentes sources,

Ci-contre :

Extraits des pages 9 et 10 de la Feuille d'annonces des Eaux de Niederbronn (Maison de l'Archéologie)

notamment dans les ouvrages des Docteurs Kuhn père et fils. Bien que comportant des longueurs et quelques erreurs, le texte ne manque pas d'intérêt et nous en reproduisons l'intégralité de la traduction :

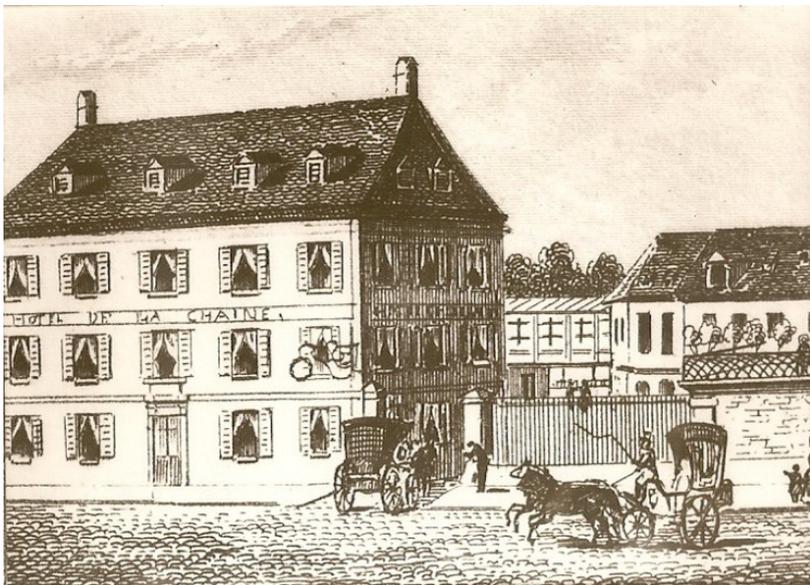
Dans sa lettre à Karl Marx, Jenny parle de la petite et accueillante « Bade Residenz » d'où l'on pouvait contempler « la vallée sereine et avenante, les prairies charmantes, les montagnes avec leurs hauteurs boisées ! ». On peut déjà trouver en 1827 une telle description enthousiaste!² Niederbronn était visiblement déjà très connue. La localité était vantée en 1835 comme la plus importante des stations thermales alsaciennes, sur le flanc est des Vosges, à une altitude de 192 m, sur la route de Bitche à Strasbourg ; c'était une bourgade de 2500



¹ A la Société d'Histoire de la Poste et de France-Télécom en Alsace, Strasbourg

² D'après D.G.H. Cunier, *Niederbronn dans la Basse-Alsace*, Strasbourg 1827

habitants et 360 immeubles environ. Les années précédentes, la localité devait avoir connu un développement car dans la description de 1827, on ne parlait que de 2042 habitants dont 1094 protestants, 174 juifs et 774 catholiques. La localité était et est entourée du Wintersberg (578 m), du Wasenköpfel près d'Oberbronn (531 m), du Wasenberg (448 m) et du Ziegenburg (495 m). On vantait que la région de Niederbronn était très bien entretenue, que des champs fertiles, des vignobles, des jardins, des vergers, des prairies et les forêts (chênes, hêtres, pins) entourent la localité. On citait non seulement des traces antiques et médiévales que le promeneur rencontrait sur son chemin mais aussi des usines et ceci à Niederbronn même, à Rauschendwasser, Zinswiller, Bärenthal, Mouterhouse et une verrerie à Müntzthal¹.



Créé en 1824, le relais de « Poste aux chevaux » de Niederbronn à l'hôtel de la Chaîne. Il semble qu'il desservait la liaison avec Strasbourg. D'après E. Mandel, un second relais, voisin du premier, desservait la ligne de Bitche. En 1838, le maître de poste était Jean-Georges Jülg.

Niederbronn est connue comme ville thermale depuis l'époque des Romains sous le nom de *Vasgoviana*². On disait le climat sain ; l'air y était sec et pur, il n'y avait jamais de maladies contagieuses. L'élément central du lieu était (et sont)³ deux sources d'eau minérale (sources salées – sel de cuisine – ferrugineuses ; la température

est de 14° Réaumur ou 18,1° Celsius. Elles étaient préconisées en cas de maladies du foie, des reins, de l'estomac et un remède contre les hémorroïdes et le catarrhe. De nos jours, on y soigne aussi par des bains thermaux les douleurs rhumatismales et l'obésité ainsi que l'hypertension artérielle. En 1824 on avait refait les deux bassins d'eau minérale et construit un pavillon au dessus de la plus grande source. En même temps, on construisit la maison de cure Vauxhall⁴ avec un promenoir, un présentoir et des boutiques. Au premier étage se trouvait une grande et superbe salle de bal, mais aussi un café, une salle de lecture et une salle de repos. De plus il y avait pour les curistes une maison plus ancienne sur la promenade (bâtie en 1787)⁵ avec un café et une salle à manger. Depuis 1829, le fonctionnement et l'entretien des installations de la cure étaient confiés à un comité des bains créé à cet effet car en 1835, pas moins de 50 maisons étaient équipées par des bains de cure. La localité disposait alors de 350 à 400 lits pour les curistes, dans des maisons allant de luxueuses à modestes. Parmi les autres immeubles, il y avait entre autres une église (pour les deux confessions chrétiennes), une synagogue, deux écoles⁶ et la mairie. Le nombre des visiteurs évolua de 677 en 1830 à 1400 à 1834. Le coût de la pension s'élevait à 24 francs en 1835.

La cure

Dans sa lettre du 2 juillet 1838, Jenny rapporte que son demi-frère Karl vivait « entièrement selon les préceptes de Kuhn qui définissaient la manière de prendre les bains et de boire les eaux ». Kuhn était ce médecin qui avait publié un livre sur Niederbronn et la cure⁷. Kuhn recommandait

⁴ Vauxhall (ou Wauxhall) : Maison de distraction pour les curistes. Au milieu du 18^e, un Français, de Vaux, avait fondé à Londres un établissement de musique et de danse appelé de son nom : Vaux-hall. Devant son succès, le concept fut exporté plus tard en France à Paris, à Marseille...et dans certaines cités balnéaires dont Niederbronn.

⁵ Il pourrait s'agir de l'Hôtel de la Chaîne, plus tard Hôtel de la Chaîne d'Or.

⁶ D'après J. KUHN (voir note suivante). Il y avait probablement aussi un lieu d'instruction pour les enfants juifs.

⁷ « *Description de Niederbronn et de ses eaux minérales ; à l'usage des médecins et des malades qui les fréquentent* » par J. KUHN (1835). Edit. F.G. Levrault, Paris. Il s'agit du Dr Kuhn père. Son fils écrivit également plus tard plusieurs ouvrages.

¹ Ancien nom de St-Louis-les-Bitche, d'un monastère d'où partit en 1586, l'organisation du travail de verrier.

² E. Mandel a contesté cette appellation : « *Niederbronn au cours des siècles* » ; bulletin du Club Vosgien n°102-1956.

³ S'il est exact qu'à l'époque, la Source romaine comportait deux bassins, il n'en existait plus qu'un en 1990 quand Monz a écrit cet article. Il se peut qu'il ait fait une confusion en comptant la source celtique.

pendant la saison (de février à mi-septembre) une cure d'une durée de 4 à 6 semaines. Sept à huit heures de sommeil – avec fenêtres fermées ! – étaient recommandées, sans nécessairement aller au lit avant 22 h. Les curistes devaient se lever à 5 h ou 5 h 30, prendre un bain et se recoucher pour une ½ heure à une heure entière. Vers 7 h, on devait commencer à boire l'eau thermale qui agissait après une heure et demie à deux heures. Ce n'est qu'alors qu'on devait prendre son petit déjeuner. Faire ensuite une petite promenade. Kuhn précisait qu'il ne fallait pas rester assis trop longtemps. Le déjeuner était fixé à 13 heures. Il était déconseillé de dormir après le repas pour éviter de provoquer une attaque d'apoplexie ; toutefois il était permis à présent de s'asseoir pour 1 ou 2 heures. Ensuite une promenade et vers 19 ou 20 h, le repas du soir.



Niederbronn - La promenade et le Wauxhall en 1833
(Lithographie, extraite du livre de J.Kuhn, 1835)

Jenny était déjà en mesure de rapporter un bienfait de la cure : la toux de Karl, la pression et les douleurs vives dans la poitrine avaient cessé. Les lignes suivantes rappellent les effets de l'eau tant vantés par Kuhn : « ... grâce à une plus grande consommation d'eau, il commence depuis quelques jours à renforcer les faibles organes de son bas-ventre. A juger de son appétit et des autres manifestations positives, l'eau doit avoir eu des effets très bénéfiques ». Témoignant de sa propre expérience de la cure, Jenny écrit : « J'ai arrêté pendant quelques jours de boire de l'eau mais je continuais les bains et buvais le matin 4 ou 5 verres d'eau de Seltz avec du lait. Cela m'a fait beaucoup de bien, supprimé complètement la toux ».

Le milieu ambiant

Remarques sur la société

"Jenny rend compte tout d'abord de l'ambiance plutôt paisible de la vie de cure. « Je.... veux vous raconter à présent comment nous avons laissé passer les derniers jours à rêvasser, car on peut vraiment qualifier ainsi, la vie ici. On va, flânant et folâtrant, on mange, on boit, on se promène, on dort, on se lève pour recommencer à nouveau ».

Mais ce n'était quand même pas tout. Kuhn déjà avait écrit que de la mi-juin à la mi-août, on pouvait voir « le monde entier » à Niederbronn. La lettre de Jenny le confirme : « Il ne faut pas croire

qu'il n'y a ici aucun plaisir intellectuel, qu'on se contente d'une vie matérielle. Nous avons des livres à profusion : des français, par un libraire de Colmar ; des allemands par Mäder, un prédicateur de Strasbourg ; et – ce qui est plus important – les gens les plus intéressants et aimables pour notre fréquentation quotidienne ». Après cette introduction, Jenny décrit le cercle des connaissances qui s'était ouvert à elle. Elle avait fait la connaissance de la femme « d'un riche industriel de Strasbourg » de qui elle était devenue proche. Celle-ci l'avait conviée à venir chez elle le dimanche pour écouter la lecture d'un sermon. La remarque de Jenny qui disait avoir noté depuis longtemps que « toute la tendance spirituelle de cette femme allait vers le piétisme »¹, avait peut-être rappelé à Jenny une expérience familiale personnelle : deux filles issues du mariage² du père de Jenny, Johann Ludwig von Westphalen, passaient pour « les instruments d'une rencontre du Réveil en Anhalt-Berenburg »³.

¹ Piétisme : mouvement religieux né dans l'église luthérienne allemande à la fin du 17^e par réaction contre le dogmatisme de l'Eglise officielle. Après une période de conflit avec l'Eglise luthérienne, le piétisme exerça une profonde influence sur le méthodisme et sur la pensée allemande des 18^e et 19^e (Internet : Larousse.fr)

² Sans doute du premier mariage avec Elisabeth (Lisette) von Veltheim, décédée en 1807. Ils avaient probablement eu au moins quatre enfants : Ferdinand-Otto, futur ministre de l'Intérieur ; Karl-Hans-Werner (qui accompagnait Jenny à Niederbronn) et les deux sœurs dont il est question.

³ Réveil (*Erweckungsbewegung*) : ensemble de mouvements religieux issus du piétisme. Anhalt-Bernburg : partie d'une très ancienne principauté dans le Land Saxe-Anhalt.

Jenny se rendit à l'invitation et rencontra – selon ses propres dires – deux jeunes théologiens évangéliques qui auraient étudié à Göttingen¹ et à Berlin. Elle cite aussi certains professeurs d'université de ces deux théologiens : Dahlmann, les frères Grimm, Ewald, Schleiermacher, Gans, Hegel et Strauss. Qu'elle ait pu énumérer tous ces noms donne une idée du niveau de culture de Jenny, qui savait visiblement qui étaient ces personnalités. Par ailleurs ces personnes étaient et deviendraient importantes pour son fiancé Karl Marx. L'épistolière raconte plus loin qu'il y avait encore un professeur de jurisprudence de Strasbourg **« qui avait été quotidiennement dans la maison Hugo à Göttingen »** et qui avait “très bien connu” Madame Hugo, née Liesing. Était venue aussi la femme du directeur des études de l'Université de Paris, un excellent écrivain qui avait récemment obtenu un prix de 10 000 francs pour un écrit **« sur l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois »**. Jenny décrit la femme **« comme aussi spirituelle qu'aimable »**. Les autres invités étaient la femme du Président du Consistoire de Strasbourg, les sœurs des jeunes théologiens et la famille de l'industriel. Ensuite, elle se cite elle-même, mais pas son demi-frère, ce qui fait penser qu'il n'était pas présent. Le pasteur évangélique de Niederbronn n'est pas cité non plus.

Jenny décrit l'emploi du temps du matin de la façon suivante : **« lorsque nous fûmes tous rassemblés, un des ecclésiastiques dit une prière, puis lut un chapitre de l'Évangile de Jean, et ensuite un sermon du prédicateur Tholuck² de Halle. Tous étaient silencieux et écoutaient religieusement ; on conclut encore par une prière et après quelques instants de recueillement commença alors une très riche conversation sur la littérature allemande qu'ils connaissaient tous très bien ; sur les us et coutumes français, la forte tendance des Parisiens vers le piétisme ; bref sur les sujets les plus intéressants. Nous restâmes ensemble tout le matin et depuis nous nous voyons journellement »**.

Sur la suite du séjour, Jenny écrit qu'elle est particulièrement intime avec la femme du prédicateur, qui vient la voir tous les après-midi au “Kursaal”. Son mari avait commencé à

traduire Jean Paul³. Puis Jenny fait part de ses observations ou du moins de ses opinions sur la langue allemande en Alsace : **« Il est très remarquable de voir à quel point on s'occupe ici et en France de littérature allemande, qu'il reste encore beaucoup de ce qui est allemand dans le peuple. Pensez donc qu'à Strasbourg, dans la plupart des églises, les sermons se font en allemand et seulement exceptionnellement en français. En Alsace, on ne parle qu'allemand dans les classes populaires et le Welsche⁴ reste encore pour eux un ensemble de sons totalement étranger et incompréhensible, presque comme pour nous leur allemand ; c'est le mélange le plus bizarre que l'on puisse imaginer »**. On peut sentir dans cette assertion un peu de l'euphorie nationaliste qui était dans l'air du temps.

Le texte suivant, lui aussi tiré de la lettre de Jenny, est remarquable parce qu'il fait ressortir une ambiance qui devait revêtir plus tard chez Karl Marx une importance particulière et montre peut-être que certaines opinions – au moins dans certaines parties de la population – étaient déjà dans l'air du temps : **« Notre tablée se compose en majorité de “Stockfranzosen”⁵, d'industriels, de commerçants. La conversation tourne donc le plus souvent autour du cher argent, comment on le gagne, comment on le perd, autour des actions du Chemin de Fer, des ventes de forêts, d'usines métallurgiques ; et ce que ces gens-là ont à dire les uns des autres est : “oh, il sait faire une belle fortune !”⁶ ; cette sentence est pour eux l'incarnation de la perfection »**.

Jenny constate alors que l'on vit ainsi **« parmi les personnalités les plus diverses »**, qu'on s'entend bien avec eux et qu'on se sent aussi bien à l'aise dans les deux types de sociétés (sous-entendu celle des intellectuels et celle des matérialistes). Mais elle approfondit son analyse : **« entre ces deux sociétés se situent maintenant les fonctionnaires, les maires, les notaires, les avocats, les vieux pensionnés couverts de toutes sortes de décorations de guerre, et les économistes, lesquels sont ici en masse. Ces gens constituent la transition entre les purs gens d'argent et les intellectuels mystiques et les religieux exaltés »**.

³ Johann Paul Friedrich RICHTER (1763-1825), auteur célèbre et populaire qui avait pris le pseudonyme francisé de Jean-Paul, en hommage à Jean-Jacques Rousseau.

⁴ Le welsche = le “français” avec une connotation un peu péjorative

⁵ Stockfranzosen = des Français bien typés, dans un sens plutôt caricatural

⁶ En français dans le texte

¹ Göttingen, ville universitaire de Basse-Saxe, qui avait connu en 1837 un mouvement de protestation mené par sept professeurs, les “Göttinger Sieben”, dont faisaient notamment partie Dahlmann, von Ewald, les frères Grimm, cités plus loin.

² Friedrich Auguste THOLUCK (1798-1877), professeur à Halle, influent dans le mouvement du Réveil.

Elle aimerait parler de politique mais visiblement elle n'y parvient pas et en ressent une certaine frustration. Elle écrit qu'on en discute le moins et que seulement çà et là on entend pendant la lecture des journaux quelqu'un « s'écrier "ah ! ce Louis-Philippe¹ ! ah ! ce Molé² !" et ceci, sans mines vraiment approbatrices ».

Pour conclure, Jenny se retourne vers des sujets moins exigeants intellectuellement. Elle parle entre autres des promenades et parties de campagne et elle donne comme indice de bien-être de son demi-frère, que les tours les plus difficiles ne le fatiguent que très peu. Elle, qui à Trèves passait pour la reine du bal, parle aussi de manière critique des bals de Niederbronn. Elle écrit que le premier bal avait eu lieu le dimanche soir. Elle ne pouvait en dire grand-chose, « qu'il était vide, assez inintéressant et que son demi-frère et Sebaldt avaient joué les premières violes. On espérait mieux du prochain bal ».



En résumé

Sous ce titre, Monz tire ses propres conclusions de l'étude des deux lettres. Il met en évidence le caractère de Jenny, humaine et passionnée. Encore jeune, elle possède déjà une

¹ Louis-Philippe, roi des Français de 1830 à 1848.

² Louis-Mathieu, comte de Molé : Homme politique français, Premier Ministre de 1836 à 1839.

personnalité très marquée et un haut niveau de culture qui la rendent familière des courants intellectuels et progressistes de l'époque. Elle découvre avec curiosité les différentes composantes de la société et laisse présager la forte influence qu'elle aura plus tard sur les idées de son futur mari et les autres philosophes qui fréquenteront le couple :

« Quand Jenny von Westphalen écrivit ces deux lettres, elle avait 24 ans. Elle dût attendre encore environ cinq ans pour pouvoir se marier avec Karl Marx. Son futur beau-père était pour elle un ami paternel. Ce qu'elle dit de lui, dans un style agréable, montre qu'elle était capable, bien au-delà de sa relation amoureuse avec Karl Marx, d'émotions profondément humaines et de sentiments de compassion sincère. Les deux lettres témoignent du niveau de culture élevé que la future épouse de Karl Marx avait acquis dans la maison paternelle. Cette culture était marquée de représentations spirituelles et politiques modernes. Car ce n'est pas un hasard si, en face de ses rencontres de Niederbronn, formées par le piétisme, elle montre des chercheurs-philosophes qui à leur époque passaient pour progressistes... »

Ces considérations semblent être ce qu'on peut tirer de plus important de ces lettres ».

Et Monz termine en découvrant avec une certaine surprise le rayonnement, déjà européen à l'époque, de la station thermale de Niederbronn :

« Pour le spécialiste, les données concernant l'histoire de la poste et la description de la station thermale pourront revêtir un grand intérêt. Il est étonnant de constater l'importance qu'avait déjà à l'époque cette ville thermale relativement petite. Il est visiblement normal de fréquenter la cure au-delà de la frontière. L'Europe était une réalité ».

Jean Salessé

Nous remercions chaleureusement :

- la Stadtbibliothek de Trèves pour l'envoi du Jahrbuch,
- Marie-Thérèse Lindauer pour sa contribution à la traduction,
- la Maison de l'Archéologie de Niederbronn,
- la Société d'Histoire de la Poste et de France Télécom à Strasbourg